U d'/of OTTAWA
39003003766960

Pour Maître François
Bonello à sa
grande valeur.
561-IA-85 en gratitude
cette admirable
tragédie de mon
divin poète
Alfred Mortier
qui par cette
œuvre acclamée
à Paris en 1910
nous rattache
aux grandes
traditions
de Chouannerie
et de la grandeur
du pays.
En émotion
en dévouement
Aurel

à L. P.
souvenir de son
séjour à Carthage

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mariusvaincutrag00mort

Marius Vaincu

Tragédie en 3 actes

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

La Vaine Aventure..... 1 vol.
Le Temple sans idoles..... 1 —

THÉATRE

La Fille d'Artaban (Théâtre libre)..... 1 vol.
La logique du doute (Nouveau Théâtre d'Art) 1 —

JAN 17 1973

ALFRED MORTIER

Marius Vaincu

Tragédie en 3 actes

REPRÉSENTÉE

POUR LA

PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉATRE DES ARTS

(Nouveau Théâtre d'Art)

LE 24 MAI 1910

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

1910

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Il a été tiré à part

vingt exemplaires sur papier Japon

numérotés

CB
2625
.0767M36
1910

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

A Monsieur Henri DE RÉGNIER

en témoignage de ma très grande admiration

A. M.

PRÉFACE

Cette tragédie a été accueillie avec une faveur si marquée, qu'elle a surpris bien des gens, à commencer par l'auteur. C'est sans doute que ce genre d'ouvrages est moins suranné qu'on se plaît à le proclamer, et que le goût des Français a moins changé qu'on ne serait tenté de le supposer. En la donnant je n'étais pas sans appréhension : je craignais que des esprits prévenus contre les œuvres qui se fondent sur la tradition, et par là jugeant d'un œil superficiel, n'y vissent un pastiche. Mais je dois reconnaître que la plupart des critiques ont au contraire bien signalé que je ne méritais point ce reproche. Assurément, en l'écrivant, j'ai songé à nos vieux maîtres classiques ; non pour les imiter toutefois, mais plutôt pour y trouver une assise, pour tenter d'atteindre à cette sobriété, à cette éloquence virile qui sont la marque de Cinna *ou d'*Horace, *et qui est la manière dont je me représente le caractère des Romains.*

Tout d'abord cette tragédie n'est proprement

point classique, puisque l'unité de temps, de lieu et d'action lui font défaut. Puis elle innove sur plus d'un autre point. Je me suis attaché à éviter ce ton cérémonieux qui, malgré tout, nous gêne chez les tragiques du siècle de Louis XIV. Enfin il me semble qu'elle contient un lyrisme qu'on chercherait en vain chez les pâles imitateurs de Corneille et de Racine, tous ces antiquisants de la fin du XVIII^e^ siècle et du premier quart du XIX^e^, dont le langage académique et l'art exsangue justifièrent à tant d'égards la révolution romantique.

J'ai voulu faire une tragédie historique et politique, qui ne comportât ni suite d'événements enchevêtrés, ni intrigue amoureuse, afin de mettre en meilleure lumière les caractères de deux grands hommes occupés uniquement de leur ambition. A cet égard je trouve une approbation chez Corneille lui-même, en son Discours sur le poème dramatique. *Le vieux maître français n'ignorait rien de son art, et bien souvent, lorsqu'il crut devoir concéder au goût de son public, ce fut en toute connaissance de cause. Sur le point qui m'occupe, il écrivit notamment que la dignité des rois ou des chefs de peuple « demande quelque grand intérêt d'Etat ou quelque passion plus noble et plus mâle que l'amour, telle qu'est l'ambition ou la vengeance, et veut donner à craindre des malheurs plus grands que la perte d'une maî-*

tresse... » Mon dessein fut donc de peindre la rivalité de Marius et de Sylla, avec, à l'arrière plan, le tableau de cette période troublée où s'achève la République et se prépare l'Empire ; il fut en outre d'émouvoir par la représentation de la vie, des luttes et de la chute d'un grand homme. Je pensai qu'il y avait dans un tel spectacle assez d'éléments de sensibilité pour ne point l'alourdir de complications vaines et de passions amoureuses, ainsi qu'on a coutume de le faire. Je voulais enfin tâcher de me rapprocher de la simplicité des Anciens, et de suivre le précepte si bien formulé qu'ils inspirèrent à Diderot : « Une conduite simple, des discours énergiques, des passions fortes, des tableaux : un ou deux caractères fermement dessinés... » Et je demeure persuadé que c'est pour s'être trop écarté de la simplicité des tragiques grecs, que Voltaire et ses imitateurs ont préparé la décadence de la tragédie en France.

D'autre part, et pour en revenir à Marius Vaincu, *l'histoire politique de Rome à cette époque offrait par certains côtés tant de ressemblance avec la nôtre depuis un siècle, que j'ai pensé que ces rapprochements ôteraient à mon œuvre ce qu'un conflit de démagogues pouvait avoir de trop nu et de trop idéologique. Dès l'instant qu'il ne les recherche pas artificiellement, ces sortes d'effets ne sont point interdits au dramaturge. Et par l'action qu'a produite mon deuxième acte sur le*

public, j'ai bien vu que l'énergique duel offert par deux hommes de génie pouvait présenter un intérêt dramatique : d'autant plus que ces hommes incarnaient chacun un principe opposé, celui de l'aristocratie et celui de la démocratie, principes éternels à travers les siècles, et qui aujourd'hui pas plus qu'hier n'ont désarmé.

Mais je tiens à dire que ces allusions ne furent point placées là de propos délibéré : elles découlent de l'Histoire, que je me suis attaché à serrer au plus près, dans la mesure toutefois où un auteur dramatique est tenu de s'y conformer sans nuire à son art : tous les autres personnages de Marius Vaincu *ont existé, à l'exception de Nerbala, qui est de mon invention. Au premier acte la capture de Jugurtha par Sylla est un fait historique, et il est reconnu que c'est de cet événement que date la rivalité de Marius et de Sylla.*

Ses imprécations ne sont pas moins légitimes : Jugurtha était un prince oriental civilisé. Il connaissait à merveille les dessous de la politique de Rome : il avait servi dans l'armée romaine comme font aujourd'hui tels princes indiens ou japonais, lorsqu'ils viennent s'instruire auprès de nos officiers. Il était venu à Rome naguère à l'occasion d'un procès suscité par un prétendant numide, qu'il avait dépouillé. Au Forum, Jugurtha avait pris ses dispositions pour acheter les suffrages de certains sénateurs, et même

d'un tribun. Il n'avait pas d'illusions sur la grande Cité, et le discours que je lui fais tenir n'est pas qu'une diatribe, c'est le résumé de ses impressions sur des mœurs qu'il avait pu juger de ses yeux.

La scène capitale du deuxième acte, qui met aux prises les deux grands généraux, n'est mentionnée par aucun historien ; mais si nous en croyons J.-J. Ampère, rien n'empêche de supposer que l'entrevue que j'ai imaginée ait eu lieu : « Sans entrer dans Rome, dit Ampère, d'après Appien, Sylla offrit de s'arrêter dans le Champ de Mars et de s'expliquer en présence du Sénat avec Marius. » Cette offre n'eut point de suites, et Sylla s'établit avec ses forces devant la porte du Cœlius. C'est l'instant que j'ai choisi pour leur entretien, après un songe qu'eut Sylla. Là encore l'opinion d'Ampère légitime cette rencontre et le caractère que je lui ai donné : « Voici, dit cet historien, sur ce grand théâtre de Rome, la démocratie et l'aristocratie aux prises ; eh bien jamais la démocratie avec sa rudesse inculte, la domination brutale, sa violence irrésistible et un fond de grandeur, ne s'est personnifiée dans un homme comme dans Marius ; et nul ne personnifia jamais la hauteur, le dédain, la confiance superbe de l'aristocratie plus complètement que Sylla. » (L'Histoire romaine à Rome p. 372, vol. IV).

A propos du songe de Sylla, si j'ai employé là un moyen de tragédie plutôt usé, c'est que j'ai voulu faire œuvre d'historien autant que de poète dramatique. Outre que ce songe est rapporté par Plutarque, il m'a permis de marquer le caractère superstitieux du personnage. Sylla, comme beaucoup d'hommes supérieurs de son temps, ne croyait plus aux prêtres, mais de même que la plupart des hommes d'action, il croyait aux avertissements nocturnes de la Divinité. Dans ses mémoires il écrit : « Ne tenez rien pour digne de foi et assuré comme les avis que l'on reçoit en songe. » (Plut. Lucullus*). Et il portait toujours sur lui une statuette d'Apollon Pythien, qu'il invoquait dans les instants périlleux. Mais je crois en avoir dit assez sur ce point.*

Quant à mon troisième acte, c'est la paraphrase dramatique et lyrique d'un épisode fameux et plein de beauté rapporté par Velleius Paterculus en ces termes : « Cum Marius adspiciens Carthaginem, illa intuens Marium, alter alteri possent esse solatio ». *texte qu'un vers bien fâcheux de l'abbé Delille a rendu célèbre chez nous. Divers critiques ont dit à ce propos que j'avais altéré l'Histoire en faisant mourir Marius à Carthage. C'est une méprise que j'ai peine à comprendre. Le spectateur, il est vrai, peut et doit croire que Marius va périr. Mais puisqu'en fait il ne meurt point sur la scène, la supposition qu'il pourra s'échapper subsiste.*

et c'est ce qui eut lieu en effet. Je n'ai donc pas proprement violenté l'Histoire : je l'ai simplement adaptée à l'effet tragique que je me proposais d'obtenir.

Enfin, et pour terminer, j'ai vu quelques personnes mal informées écrire que mon sujet avait été maintes fois traité. C'est une erreur, et je me flatte d'avoir mis pour la première fois à la scène la rivalité de Marius et de Sylla. Au surplus cette période si intéressante de l'Histoire de Rome a été fort peu exploitée, et c'est ce qui m'avait incité à la choisir pour thème. A l'exception du Marius à Minturnes *d'Arnault, je ne sache pas qu'on ait touché à l'époque dont il est ici question. Cette tragédie n'a d'ailleurs aucun rapport avec la mienne.*

A. M.

MARIUS VAINCU

PERSONNAGES

Marius	MM.	Jean HERVÉ
Sylla		Louis BOURNY
Jugurtha, Roi Numide		J.-L. TESTE
Rutilius, lieutenant de Marius		OUGIER
Sextilius, lieutenant de Marius		Valère MONIN
Basillus, lieutenant de Sylla		P. SAMSON
Nerbala, Épouse de Jugurtha	Mme	Olga DEMIDOFF
Postumius, Haruspice	MM.	FLEURIOT
Oxyntas, fils de Jugurtha		ŒTTLY
Un Centurion		LAPRADE

Prétoriens, Officiers, Légionnaires,
Prisonniers numides

ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

Le camp de Marius en Afrique. L'action se passe en l'an 106 avant Jésus-Christ.

SCÈNE I

MARIUS, SEXTILIUS, RUTILIUS.

MARIUS, sortant de sa tente.

Salut à toi, Rutilius Rufus. Salut,
Sextilius. Vous me voyez irrésolu.
Pour avoir vos avis, j'ordonnai qu'on vous mande.
Eclairez-moi sur ce que l'instant nous commande.
Voici bientôt un an que le peuple romain,
Croyant à ma valeur, a remis en ma main
Le sort de cette guerre interminable et dure.
J'avais promis de vaincre. Et la guerre qui dure,
Encourage au Sénat chaque jour un peu plus
Mes ennemis groupés autour de Metellus,
Laissant ainsi le champ à leurs manœuvres viles.
En vain j'ai pris Thala, Capsa, vingt autres villes,

Rome, vous le savez, ne croit qu'au résultat.
Tant que je n'aurai point ramené Jugurtha
Captif et désarmé, succombant sous les chaînes,
Je n'imposerai point le silence à leurs haines.
L'orgueil patricien, vivace et méprisant,
Ne saurait pardonner au fils d'un paysan
D'avoir, par cela seul qu'il est intègre et brave,
Obtenu les faisceaux et ceint le laticlave.
Donc l'instant est venu, par un grand coup d'éclat
D'illustrer à jamais mon premier consulat.
Il me faut Jugurtha. C'est chose décidée.
Mais je veux sur ce point connaître votre idée.
Parle, Rutilius. Je sais que ton esprit
Ne propose jamais qu'un dessein bien mûri.
Comment s'emparer de cet homme insaisissable ?

RUTILIUS

Dussent nos légions s'abîmer sous le sable
Du désert africain où Jugurtha nous fuit,
J'estime, ô Marius, qu'il nous faut, jour et nuit,
Sans trêve le poursuivre, au lieu que de l'attendre
Ainsi que nous faisons. Il est vain de prétendre
Lui livrer un combat qu'il évite toujours,
Et nous consumerions le reste de nos jours
Dans une inaction énervante et sans gloire
A provoquer qui nous refuse la victoire.
Or, Jugurtha, dit-on, s'est depuis peu de temps
Réfugié parmi les peuples Maurjtans,
Chez Bocchus, son beau-père, où l'on lui donne asile.

Levons le camp ce soir, et d'une marche agile
En un jour joignons-le, tandis qu'il croit encor
Qu'ici nous l'attendons pour décider du sort.
Nous attaquons Bocchus qui se laisse surprendre,
Et prenons d'un seul coup le beau-père et le gendre.

MARIUS

Et toi, Sextilius ?

SEXTILIUS

A ne te feindre rien,
Je suis, moi, d'un avis tout différent du sien.
Depuis un an qu'ici la guerre s'éternise,
Comment se leurrer plus longtemps sur l'entreprise?
Sans doute, Jugurtha n'est plus roi que de nom ;
Sa province est à nous ; Jupiter et Junon
Vont remplacer partout les idoles d'Afrique.
Succès fallacieux ! Conquête chimérique !
Semblable à ces palais qu'un mirage incertain
Fait briller quelquefois au désert africain.
C'est en vain que par nous sa horde est décimée ;
A peine est-il vaincu qu'il retrouve une armée.
Ce pays est le sien. Dès qu'il frappe du pied
Ce sol, il voit surgir un nouvel allié.
A traquer ce fantôme, à l'assiéger sans trêve,
Nous perdons notre temps et caressons un rêve.
Illustre Marius, crois-en mon sentiment :
Ce Jugurtha se rit de ton acharnement.
C'est sur d'autres moyens qu'il faut que tu te règles
Si tu veux qu'il soit pris aux serres de nos aigles.

MARIUS

Précise.

SEXTILIUS

Par mes soins, certain expédient...

MARIUS

La ruse ? Le moyen me semble humiliant.

SEXTILIUS

La ruse est-elle point mille fois légitime
Contre qui l'adopta lui-même pour maxime
Et, chassant sans combat tous ses envahisseurs,
Corrompit à prix d'or tes trois prédécesseurs.

MARIUS

La trahison ! par Mars, ceci ne me plaît guère.

SEXTILIUS

Contre un tel ennemi tout est de bonne guerre.

MARIUS

Un vrai soldat répugne au geste clandestin.

SEXTILIUS

A Rome, aimes-tu mieux perdre encor du terrain ?

MARIUS

C'est le fer à la main, au front de son armée,
Que Caïus Marius conquit sa renommée.
S'il triomphe par feinte, est-ce encor Marius ?

SEXTILIUS

Soit. Fais donc au Sénat le jeu de Metellus.

MARIUS

Ah ! ce nom détesté fait taire mes scrupules.
Poursuis, Sextilius.

SEXTILIUS

Suivi de ses Gétules,
Jugurtha sollicite, on te l'a dit, Bocchus.
Mais le beau-père hésite : il est prêt au refus,
Car il craint d'éprouver la rancune de Rome.
Si tu veux m'en charger, je me charge de l'homme.
Par promesse ou menace, alternant l'argument,
Je m'engage en huit jours, j'en fais ici serment,
A t'amener céans, entravé dans les chaînes,
Le héros qui brava les cohortes romaines.

MARIUS

Que dis-tu de cela, Rutilius ?

RUTILIUS

Je dis
Que des serments si prompts sont peut-être hardis.
Sextilius est jeune : il a besoin de gloire
Et brûle d'accomplir une action notoire.
Terminer en huit jours, quel éclat triomphal !

SEXTILIUS

La gloire en reviendra toute à mon général
Dont je ne suis ici que l'instrument fidèle.

Je veux servir dans l'ombre un aussi grand modèle,
Et c'est assez payer mon obscur dévoûment
Si je dois voir bientôt les Romains acclamant
Marius, et rendant justice à ses mérites,
Qui vaudront un empire au peuple des Quirites.

MARIUS

Soit. Je me range donc à tes subtils avis.

SEXTILIUS

Je rends grâces aux dieux de les savoir suivis.

MARIUS

Combien d'hommes veux-tu pour te servir d'escorte?
Par mon ordre à Sylla demande une cohorte.

SEXTILIUS

Sylla, l'ignores-tu, du camp s'est absenté.
Non. Si tu me permets d'agir en liberté,
Pour servir mes desseins, j'irai seul et sans armes,
Afin de mieux tromper leurs trop justes alarmes.

MARIUS

Pars donc, et que les dieux secondent ton projet.

(Sort Sextilius).

MARIUS

Mais, qu'apprends-je? Sylla, contre l'ordre insurgé
S'est éloigné du camp ?

RUTILIUS

La nuit avant-dernière.

MARIUS

Que veut dire ceci ? C'est chose singulière.

SCÈNE II

MARIUS, RUTILIUS, UN CENTURION, NERBALA.

UN CENTURION

Une femme qui semble en proie au désespoir
Sollicite, ô Consul, la faveur de te voir.

MARIUS

Quel est son nom ?

LE CENTURION

Il est illustre, prétend elle.
Mais dans la circonstance une crainte mortelle
L'empêche de le dire à tout autre qu'à toi

MARIUS

Amène cette femme.

(Le Centurion introduit Nerbala).

(Marius à ses officiers).

Il suffit. Laissez-moi.
Femme, que me veux-tu ?

NERBALA

Pardonne à mon audace
Et souffre tout d'abord que je te rende grâce

D'avoir daigné recevoir seule auprès de toi
Celle que le malheur abaissa sous sa loi.
Oui, tu vois devant toi la plus infortunée,
Et lorsque tu sauras toute ma destinée.....

Rumeurs, acclamations au dehors. Nerbala demeure pétrifiée, comme si elle pressentait le sens de ces acclamations. Marius, surpris, s'écarte d'elle et remonte vers le fond.

SCÈNE III

Les mêmes, SEXTILIUS.

MARIUS

Quelles sont ces clameurs ? Que veut dire cela ?

SEXTILIUS

Ce sont tes légions. On acclame Sylla.

MARIUS

Sylla ? Qu'a-t-il donc fait ?

SEXTILIUS

Ce que tu voulais faire.

MARIUS

Que dis-tu ?

SEXTILIUS

Tandis qu'ici Marius confère,

Sylla, depuis trois jours, sans que nul s'en doutât,
S'est rendu chez Bocchus...

MARIUS

Achève... Jugurtha?

SEXTILIUS

Il le ramène au camp, prisonnier et sans armes.

MARIUS

Par les dieux! Dis-tu vrai?

NERBALA

Coulez, coulez mes larmes.

SEXTILIUS

Ses cavaliers sont là, le précédant. D'ailleurs
Tu vas bientôt voir le captif. Mais ces clameurs,
Ce succès pour Sylla! la rage me pénètre.
Nous sommes bien joués.

MARIUS

Oui, c'est un coup de maître.
Mais sais-tu quels moyens?...

SEXTILIUS

Par Mercure, les bons!
Ceux que j'ai proposés : les menaces, les dons,
Les promesses sans doute. Enfin ce qu'il faut faire
Pour réussir toujours en ce genre d'affaire.
Ah! Sylla, ton questeur, ira loin.

MARIUS

Je le crois.

C'est bien. J'aviserai.

(Sort Sextilius).

(A Nerbala).

Du trouble où je te vois
Quelle est la raison ? Parle, mais fais diligence.

NERBALA

Je suis reine et je viens implorer ta clémence.

MARIUS

L'instant est mal choisi pour un pareil débat.

NERBALA

Apprends donc que je suis femme de Jugurtha.
Oui, ce prince, fuyant les légions romaines,
Vint chercher tout d'abord asile en mes domaines.
Je le vis, et, j'aimai ce héros indompté
Qui décimé, réduit à toute extrémité
Et perdant chaque jour un lambeau de royaume,
Osait lutter encore, et tenir tête à Rome.
Ce fut ma perte, hélas ! Cédant à mes amours
Je ne sus point à temps refuser mon concours.
Mes Gétules alors, soutenant sa rancune,
Connurent à leur tour la honte et l'infortune.
Car il était écrit, quelque effort qu'il tentât,
Que le ciel désormais condamnait Jugurtha.
Enfin Bocchus le livre, et Bocchus est mon père !
Et ce n'est plus qu'en toi, Marius, que j'espère.

O toi que ta valeur a fait l'égal d'un roi,
Va, ne repousse point celle qui mit en toi
Après tant de revers sa suprême espérance.
Seul désormais tu peux conjurer l'échéance.

(Elle se jette a ses pieds).

MARIUS

Reine, relève-toi. Tes maux immérités,
Fruit des ambitions et des rivalités
Où le destin veut que ton amour te confonde,
Inspirent à mon âme une pitié profonde.
Mais qu'attends-tu de moi?

NERBALA

Dans un site ignoré
Je sais une retraite où je consolerai
A force d'amour et de compassion tendre
L'époux que ta clémence aura daigné me rendre.
Je saurai, retrouvant mes élans anciens,
Oublier mes malheurs pour ne songer qu'aux siens.
Là bien loin des cités, sans accès et sans route,
Nous vivrons inconnus, tenus pour morts sans doute.
Rome, j'en fais serment, n'entendra plus parler
Du prince qui contre elle osa se rebeller.

MARIUS

As-tu bien médité l'objet de ta demande?
Ignores-tu ce que mon rôle me commande?
Crois-tu donc que je puisse en user à mon gré?
Un chef est plus qu'un autre en son pouvoir muré.

Marius voulût-il laisser Jugurtha libre,
On l'en empêcherait sur les rives du Tibre.

NERBALA

Qu'importe au Sénat que Jugurtha soit vivant,
S'il n'entend plus parler de lui, dorénavant?

MARIUS

Le Sénat y voit clair. Il juge à sa manière.
L'âme d'un Jugurtha n'est jamais prisonnière.
Tu te leurres, ô femme, en pensant le garder,
Et de ton amour même il voudrait s'évader.
Il m'en coûte de dissiper ton espérance,
Mais l'Afrique n'aura ni paix ni délivrance
Tant que ton indomptable époux l'agitera.
On exige un otage : il nous en servira.

NERBALA

Libre à l'écart, l'Afrique est-elle donc moins vôtre?

MARIUS

La liberté de l'un paiera celle de l'autre.

NERBALA

Je croyais qu'un grand homme aurait pu s'émouvoir.

MARIUS

Un grand homme n'est grand qu'en faisant son devoir.

NERBALA

Le premier des devoirs est d'être magnanime.

MARIUS

On saurait lui trouver un autre synonyme,
Sur les bancs du Sénat...

NERBALA

Enfin, je m'en convainc,
Ta pitié n'est que feinte, et je pleurais en vain.

MARIUS

Non pas !... mais tu prétends, ô reine, à l'impossible !

NERBALA

C'est le mot qu'on répond lorsqu'on est inflexible.

MARIUS

Puis-je adoucir tes maux par quelque autre faveur ?
Demande, et je t'assure, ici, sur mon honneur...

NERBALA

Si je te prends au mot, tu trouveras encore
Des raisons pour me refuser ce que j'implore.

MARIUS

Non, parle et compte sur ma générosité.

NERBALA

Eh bien donc, à défaut de cette liberté
Qu'on tremble d'accorder au vaincu sans défense,
Épargne-lui du moins cette suprême offense,
Cet opprobre odieux pour l'âme d'un héros,
De l'emmener avec ton butin, tes chevaux,
Et ployant sous le faix d'une honte inhumaine,

De l'offrir en spectacle à la plèbe romaine.
Ton triomphe, crois-moi, ne sera pas moins grand
Si tu veux respecter sa naissance et son rang,
Et consens, écoutant mon ardente prière,
A ne pas infliger cette insulte dernière
A celui qui fut brave et qui fut malheureux.
Non, tu ne voudras pas, toi qu'on sait généreux,
Que, courbé sous la foule hurlante et sa rafale,
Jugurtha vienne orner ta pompe triomphale.
Tout change, Marius ; songes-y, sois humain.
Tel triomphe aujourd'hui qui succombe demain.
Comme le sablier dont on retourne l'heure,
L'avenir se renverse et plus rien ne demeure,
Et la ruine suit de près les grands projets.
Prends garde à ces retours où nous sommes sujets.
Qui sait quel lendemain te guette et te menace :
Orgueilleux, l'homme écrit. Mais le destin efface.
Un jour peut-être, ainsi que je fais aujourd'hui,
Solliciteras-tu la clémence d'autrui.

MARIUS, après un silence.

Tu demandes beaucoup, le sais-tu, pour cet homme ?

NERBALA

Mais Jugurtha captif n'intéresse plus Rome.
C'est de toi, de toi seul et de ta volonté.
Que dépend cette fois le geste souhaité :
Il est digne de toi, digne des grandes âmes.

MARIUS

C'est ma gloire, elle-même, que tu me réclames.

NERBALA

Quoi ? Ta gloire réside en ce vain appareil ?
Devrai-je donc te croire à tant d'autres pareil,
Qui n'aspirent qu'à cette pompe coutumière ?

MARIUS

La gloire est, sans la pompe, un astre sans lumière,
Dont personne ne sait la place au firmament.

NERBALA, avec force.

C'en est l'éclat trompeur qui déçoit et qui ment,
Et par quoi l'on impose aux foules subalternes.
Non ! Ta gloire est en toi... Toi seul te la décernes !
Et Marius n'a point à ceindre le laurier
Pour connaître s'il est entre tous le premier
Est-ce à moi de t'apprendre, ah ! l'étrange ironie !
Qu'il n'est d'autre couronne au front que le génie.

MARIUS

O femme, je t'admire, et je voudrais, un jour,
Inspirer à quelqu'une un si parfait amour.

NERBALA

Ne le souhaite point, car cet amour, peut-être
Serait-ce ta ruine qui le ferait naître.

MARIUS

On ne perd jamais tout lorsque l'on est aimé.
Mais tant d'amour enfin me laisse désarmé.
Il ne sera pas dit que d'aussi belles larmes

Auront en vain coulé dans le fracas des armes.
Inclinant mon orgueil devant ton désespoir,
Reine, je te promets, s'il est en mon pouvoir,
D'épargner au héros l'invective publique.

NERBALA

Je n'attendais pas moins de ton cœur magnifique.
Crois-moi, tu te grandis en n'humiliant pas
Ton ennemi vaincu. Ton orgueil fait un pas
De plus, en t'imposant cette haute victoire
De ne trouver qu'en toi le faste de la gloire.
Enfin il n'est jamais immortel qu'à moitié,
Le héros dont le cœur fut sourd à la pitié.
Adieu. Jamais, parmi sa profonde détresse,
Nerbala n'oubliera ton geste de noblesse.

(Rumeurs. Sonnerie de buccins. Cris de triomphe au dehors).

(Elle sort).

SCÈNE IV

MARIUS, SEXTILIUS, SYLLA, RUTILIUS, UN CENTURION, DEUX OFFICIERS

SEXTILIUS

Je t'annonce Sylla ramenant les convois.

MARIUS

Qu'il paraisse !

(Entre Sylla suivi de deux aides de camp).

Salut Sylla. Déjà la voix

Publique m'apprit ton succès. Ta renommée
Va, par ce coup d'éclat au monde proclamée,
Remplir l'orbe romain du bruit de ta valeur.

SYLLA, d'un ton composé.

C'est donner à mon acte une trop grande ampleur.

MARIUS

Voudrais-tu faire ici figure assez modeste
Jusqu'au point d'ignorer l'audace de ton geste
Qui met fin d'un seul coup à cinq ans de combats ?
Rome, ni le Sénat, ne s'y tromperont pas.

SYLLA

Je ne veux retenir que tes marques d'estime.

MARIUS

Comment n'applaudir point un succès légitime ?
Tu l'obtins, il est vrai, sans mon assentiment ;
Mais réussir excuse un pareil manquement.

SYLLA

Le succès vient de loin, quel qu'il soit qui l'obtienne,
Et mon œuvre n'a fait que couronner la tienne ;
Sans ta longue campagne et tes fameux exploits,
Je n'eusse point trouvé si docile à ma voix
Le Mauritan Bocchus qui me livra son gendre.
C'est ainsi que la victoire de l'un engendre
Celle de l'autre.

MARIUS

Oui, pour l'esprit de qualité

Qui dispense à chacun son tribut d'équité.
Non pour ceux qui, cachés dans une ombre propice,
Guettent l'heure où l'on passe au bord du précipice.

SYLLA

Nul ne peut oublier tes services passés.

MARIUS

On y joindra le tien, qui vaut tous mes succès.

SYLLA

Nous nous rendons chacun l'un à l'autre justice.
C'est un spectacle rare en ce temps d'artifice.

MARIUS

Je m'en voudrais de rabaisser un jeune chef,
Qu'un hasard heureux aide à se mettre en relief.

SYLLA

Pour moi, j'éprouverais un regret véritable
A reléguer dans l'ombre un chef si respectable.

MARIUS

D'ailleurs le voudrais-tu que tu ne le pourrais.
Ainsi c'est fort bien fait d'épargner tes regrets.

SYLLA

Oui, l'éclat des honneurs et leur cérémonie
Reviennent au Consul, crois-tu que je l'oublie?
Déjà dans mon esprit j'évoque le retour
Des légions à Rome, et le superbe jour

De ton triomphe aux cris d'une plèbe en délire ;
Et je songe, en voyant tes prétoriens conduire
Jugurtha dans les fers et précédant ton char,
Que c'est Sylla l'auteur de cet heureux hasard.

MARIUS

A moins que Marius n'épargne au roi Numide
Un si suprême affront...

SYLLA

Qui te rend si timide ?
Quoi, tu ménagerais, aujourd'hui qu'il est pris,
Celui dont le Sénat a mis la tête à prix ?

MARIUS

N'ai-je point le droit d'être généreux ?

SYLLA

Peut-être.
Prends garde cependant, et crains d'ainsi paraître
Servir un sentiment moins désintéressé.
Tes ennemis diront que ton orgueil, blessé
Par le succès d'un autre, en a pris quelque ombrage
Et veut en écarter le vivant témoignage,
Dût-il à tes honneurs manquer l'essentiel.

MARIUS

Sylla... Cette injure à ton Consul ? Par le ciel...

SYLLA

Va, je connais assez ton noble caractère.
Je dis ce qu'on dira. Valait-il mieux le taire ?

MARIUS

Quoi ! je serais lié par un dit hasardeux ?

SYLLA, d'un ton net.

Non, mais notre captif appartient à tous deux...
Si tu fais aisément bon marché de ta gloire,
Un autre peut juger qu'elle est moins illusoire.
Enfin, tu le sais bien, la foule aime l'éclat ;
Il serait fou de la priver d'un tel appât,
Car le peuple apprécie, en notre République,
Moins un grand citoyen qu'une fête publique.
Ne te laisse donc point égarer par ton cœur
Et songe à te soumettre au titre de vainqueur.
Mais il est temps enfin qu'en tes mains je remette
Le dernier défenseur de l'Afrique défaite.

(Sortent Sylla, et ses officiers.)

MARIUS

Ah ! froid ambitieux ! Je prévois et je sais
Qu'il me faudra compter avec toi désormais.

SCÈNE V

MARIUS, NERBALA

NERBALA

O Marius, pardonne à mon impatience.
Je redoute si fort que Sylla ne balance

L'engagement dicté par ton cœur généreux,
Que j'ose...

MARIUS

Ne m'interroge pas...

NERBALA

Justes dieux !
L'horreur que je ressens serait-elle fondée ?
Quoi ! Tu ne tiendrais pas la promesse accordée ?

MARIUS

Sylla...

NERBALA

Sylla n'a point le suprême pouvoir.

MARIUS

Je te plains, j'ai pitié...

NERBALA

C'est à moi d'en avoir !...
Soldat sans parole ! Homme vil et cœur infâme !...
Sois maudit !

MARIUS

Prétoriens, éloignez cette femme !

(Sonneries de buccins).

SCÈNE VI

MARIUS, SYLLA, NERBALA, RUTILIUS, SEXTILIUS, Prétoriens, Officiers, Légionnaires, amenant JUGURTHA suivi de quelques prisonniers de sa race. A l'écart, Nerbala, entourée de gardes, assiste à cette scène.

SYLLA

Au Consul, commandant en chef les légions,
Je remets Jugurtha.

MARIUS

Nous t'en remercions,
Au nom du Sénat, au nom de la République.
Ce jour fonde la paix sur le sol de l'Afrique.
Dorénavant, unis sous l'étendard romain,
Ces pays verront naître un heureux lendemain.
Désormais le soleil, jusqu'à son crépuscule,
Du golfe d'Arabie aux Colonnes d'Hercule,
Eclaire un peuple enclos dans l'orbe du destin
Dont le pouvoir sacré naquit au Palatin.
Je rends grâces aux dieux, à Janus notre père,
A Quirinus, ami d'une Rome prospère,
D'avoir, secondant nos efforts, enfin permis
De triompher du dernier de nos ennemis.
Afrique tu n'es plus une terre étrangère !

TOUS LES ROMAINS

Rendons grâces aux dieux !

JUGURTHA

Parole mensongère !
Tu te vantes, Romain. Oui, l'Afrique est à vous.
Pour un temps accablée, elle cède à vos coups.
Mais ne l'oubliez pas : son âme frémissante
Se refuse à la destinée avilissante
Que votre orgueil latin lui prétend imposer,
Et le feu mal éteint peut encor s'embraser.
Jugurtha disparu renaîtra dans un autre.
Le sang qui coule en nous est plus pur que le vôtre.
Rome, dont tu te plais à vanter les bienfaits,
Porte en elle le germe obscur de ses forfaits.
J'y suis allé jadis. Je la connais, la louve,
Et sais quelle fringale en ses entrailles couve.
Je suis édifié. J'ai vu de près ses grands,
Ce Sénat composé de quatre cents tyrans,
Patriciens vivant en d'éternelles fêtes
Et qui comptent sur nous pour acquitter leurs dettes.
Ici même j'ai pu les soupeser d'abord
Et voir ce qu'ils valaient : juste leur pesant d'or.
Trois fois la Métropole envoya pour me vaincre
Ses meilleurs généraux : trois fois je sus convaincre
Ces intègres guerriers de retourner chez eux :
Opimius a dû me trouver généreux ;
S'il en juge autrement, je le déclare injuste.
Scaurus était doué d'un appétit robuste ;

Il me coûta plus cher que son prédécesseur.
Quant à Calpurnius, leur brillant successeur,
S'entendant encor mieux à mener son commerce,
Il ne me laissa pas l'ombre d'une sesterce.
Voilà donc ce que sont vos premiers magistrats.
Qu'on en juge par là des moindres scélérats,
De tous ces publicains à la griffe rapace
Venus pour dépecer ma déplorable race,
Et pressurer ce sol pour en faire jaillir
De quoi nourrir leur vice et gorger leur désir.
Et tu viens nous parler ici de nous soumettre.
Dans un esprit de paix au joug d'un pareil maître !
Romain, comment peux-tu le croire en vérité ?
Non ! J'ai par trahison perdu la liberté
Et l'Afrique sans moi vous demeure soumise ;
Mon rôle est fini. Mais la revanche promise
Elle viendra de vous, par vous, je le prédis.
L'envers de votre gloire a des signes maudits
Par où secrètement s'annonce votre perte.
Rome porte à son flanc une plaie entrouverte,
Charriant la sanie et le pire poison.
Nul remède n'en peut hâter la guérison,
Et bientôt l'on verra, Colosse aux pieds d'argile,
S'écrouler d'un seul coup sa puissance fragile.

MARIUS

La colère t'égare. Un nom trop détesté
Te fait prendre l'espoir pour la réalité.
Rome ne fut jamais plus superbe et plus forte.

Partout l'on voit planer l'aigle de sa cohorte ;
Mais plus que son épée et plus que la splendeur
De son renom guerrier, ce qui fait sa grandeur
C'est que, flambeau du monde, aux confins de la terre
Elle va répandant la paix et la lumière,
Et partout le barbare à son joug asservi,
Voit qu'elle apporte plus qu'elle ne lui ravit.
Qu'importe après cela que dans ce champ immense
Vienne à germer parfois la mauvaise semence ?

JUGURTHA

La mauvaise semence a tôt fait d'envahir
Le champ que la vertu ne sait plus assainir.
De même qu'un bon fils manque de clairvoyance,
Tu juges ta patrie avec trop d'indulgence ;
Moi que n'aveugle point ton amour filial,
J'aperçois la fissure au long du piédestal.
Votre élite qui vise à régenter la terre,
N'est qu'une coterie à l'affût d'une affaire.
Rome ! Ah ! que n'ai-je offert tout l'or qu'il eût fallu !
J'aurais pu l'acheter, si je l'avais voulu.

MARIUS

Je t'ai laissé parler, malgré tes cris de haine ;
Il est bon parfois qu'un ennemi vous apprenne
Les défauts que l'on a. Jupiter irrité
Emprunte aussi leur voix. D'ailleurs la vérité
Qu'on cache soi-disant pour de graves mobiles,
Ne peut nuire et ne nuit qu'aux nations débiles.

Oui, peut-être que tel élément corrompu
Risquerait de pourrir l'arbre énorme et touffu.
Mais le peuple grandit, conscient de sa force,
Et son sang jeune et pur gonfle la vieille écorce.
Au passé vermoulu compare le présent :
Vois ! l'on nomme Consul le fils d'un paysan
Dont le père, humblement, tâche encore à sa glèbe,
Et nos rois d'à présent sont tribuns de la plèbe.
C'est du peuple, aujourd'hui, que vient toute vertu.
Etais-je à vendre ? Moi ? Non. Le reconnais-tu ?

JUGURTHA

Il est vrai, Marius. Mais pour un honnête homme,
Combien de malfaiteurs à la tête de Rome?
Et ton intégrité fait une exception.
Qui rend plus éclatante leur corruption.
Tu connaîtras plus tard ton ingrate patrie
Et que ta bonne foi ne fut que duperie.
Tes services loyaux seront tôt oubliés
Par ces patriciens et par ces chevaliers.
Mais si le peuple, un jour, devenait le seul maître,
Ce sera, souviens-t-en, pis encore peut-être.

MARIUS

C'est trop longtemps prêter l'oreille à des discours
Qui ne peuvent en rien modifier le cours
Des splendides succès des légions romaines.
Soldats, détournez-vous de ces paroles vaines.
Vous avez mieux à faire. Et quant à la Cité,

Comme un fleuve puissant par sa masse emporté,
Qu'importe qu'en ses flots bourbeux elle charrie
Les déchets corrompus qui traînent dans sa lie !
Rien ne peut arrêter son cours majestueux ;
Ainsi Rome poursuit son destin fastueux.
Barbare et tes pareils, courbez-vous devant elle :
Rien ne peut l'entamer, car Rome est immortelle !

(Marius fait un geste. Sonnerie de buccins. On emmène Jugurtha et les siens. Il traverse la scène en passant près de Nerbala. Celle-ci tend ses bras suppliants vers Marius qui se détourne).

RIDEAU

ACTE II

ACTE II

L'intérieur de la tente de Sylla. L'action se passe en l'an 88 avant Jésus-Christ, aux portes de Rome.

SCÈNE I

BASILLUS, POSTUMIUS (Haruspice). Deux soldats gardent l'entrée de la tente.

BASILLUS

Ton présage m'inspire un plaisir sans égal.
Sylla vaincrait enfin son éternel rival ?

POSTUMIUS

Il n'en faut point douter ; maint surprenant auspice
Témoigna que les dieux le voient d'un œil propice :
Hier, dans un ciel serein, d'invisibles buccins
Ont retenti soudain pour louer ses desseins.
Puis, au Capitolin montant à tire d'aile,
Deux vautours ont plané sur cette citadelle

Et, s'enfuyant ensuite auprès du Quirinal,
Annoncèrent ainsi son triomphe final.
Enfin, ce matin, les entrailles des victimes
Présagent le succès de ses vœux légitimes.
Par ces signes s'atteste aux plus irrésolus
Le revers que le ciel réserve à Marius.

BASILLUS

Ta sagesse m'emplit de respect et de crainte
Et j'y perçois des dieux l'irrécusable empreinte.
Il me tarde que, par ta science éclairé,
Sylla sur ses projets soit enfin rassuré.

POSTUMIUS

Sylla douterait-il du succès de ses armes ?

BASILLUS

Non. Mais nul cœur n'échappe à certaines alarmes,
Et, pour vaillant qu'il soit, le sien n'en est pas moins
Soumis à ces retours que l'on cache aux témoins.
A la veille d'un jour qui peut marquer sa chute,
Au moment d'entreprendre une implacable lutte
Contre un homme dont, en dépit de ses forfaits,
On ne saurait nier la gloire et les hauts faits,
Sylla, doutant vers qui penchera la balance,
Sent fléchir malgré lui la belle confiance
Qui lui fut jusqu'alors d'un si puissant secours.
Je l'observe, et perçois que, voici quelques jours,
Il hésite. Depuis que nous quittâmes Noles,
Il ne m'a pas en tout adressé vingt paroles.

Tout lui sourit pourtant. Dès son premier appel,
Prêts à le seconder dans ce grave duel,
Les soldats l'ont suivi, sans réfléchir en somme
Que, citoyens romains, ils marchent contre Rome.
Tant Sylla sut leur inspirer d'attachement.
Enfin, sa cause est juste, et l'on voit rarement
Le sort abandonner un héros qui s'efforce
A faire triompher le droit contre la force.
Marius, il est vrai, dispose du pouvoir ;
Mais Sylla vient au nom de l'ordre et du devoir
Tenter de faire enfin cesser cette anarchie,
Qui déshonore ensemble et Rome et la Patrie.

POSTUMIUS

Tu dis vrai, Basillus. Etant homme de bien,
Tu parles en guerrier autant qu'en citoyen.
Mais le juste dessein qu'un mortel se propose
Ne l'est que si les dieux en approuvent la cause.
Les signes éclatants que je t'ai dénoncés
Prouvent que pour ton chef ils se sont prononcés,
Et l'attestation de leur présence auguste
Démontre mieux que tout combien sa cause est juste.

BASILLUS

Hâte-toi donc, ô prêtre, de l'en informer
Afin que son esprit cesse de s'alarmer,
Et s'affermisse enfin dans cet heureux présage.

(Sort Postumius).

SCÈNE II

BASILLUS, RUTILIUS.

RUTILIUS

Je viens ici porteur pour Sylla d'un message.

BASILLUS

Sylla ne peut tarder. Mais me trompé-je ou non ?
N'es-tu pas Rutilius ?

RUTILIUS

Qui t'a dit mon nom ?

BASILLUS

Suis-je donc à ce point changé depuis la date
Où nos deux légions menaçaient Mithridate ?

RUTILIUS

Basillus ! Quoi, c'est toi ? La rencontre me plaît ;
Mais elle avive en moi plus d'un âpre regret,
Car au lieu d'assembler nos vaillances loyales,
Nous servons maintenant deux factions rivales.
Mon cœur saigne à penser au deuil immérité
Dont les dieux en courroux frappent notre Cité.

N'ai-je donc tant lutté que pour voir ma patrie
Par la guerre civile honteusement meurtrie,
Et le passé de Rome arrivant à cela,
De montrer Marius dressé contre Sylla.

BASILLUS

Ainsi que toi, j'éprouve une peine profonde
A voir ces deux hommes si grands donner au monde
Le spectacle de leur triste rivalité.
Sylla pourtant combat pour la légalité,
Conviens-en. Tandis que Marius au contraire,
S'emparant des pouvoirs par un acte arbitraire....

RUTILIUS

Ne poursuis pas, ami. Si pour un œil plus froid
Ton chef paraît avoir l'apparence du droit,
Leur double ambition n'en est pas moins flétrie
Par celui qui ressent les maux de sa patrie.
Le prétexte légal, même chez les plus grands,
Sert parfois à masquer des buts moins honorants.
Plus ancien que tu n'es, j'ai plus de clairvoyance,
Et je dois à mon âge un peu d'expérience.

BASILLUS

Si tels sont tes pensers, je ne te comprends plus.
Tu blâmes sa conduite et tu sers Marius ?

RUTILIUS

Oui, car je suis soldat avant tout. Vingt années
J'ai suivi Marius avec ses destinées.

Près de lui j'ai foulé l'Afrique au sol brûlant
Et soumis à nos lois le Numide insolent.
Sous ses ordres, plus tard, animant nos cohortes,
J'ai défait le Teuton qui grondait à nos portes.
Et j'ai vu se lever le glorieux soleil
Eclairant le charnier des Cimbres à Verceil.
Tant de périls communs, tant de noble fatigue
Font qu'on s'attache à l'homme auquel on les prodigue.
Quel que soit le parti qu'il prétende choisir,
Soldat, j'ai pour devoir avant tout d'obéir ;
Et j'oublie, en osant en lui critiquer l'homme,
Que Marius consul a deux fois sauvé Rome.

BASILLUS

Ne t'étonne donc plus si dans un tel moment
J'éprouve pour mon chef le même sentiment.
Si Marius délivra Rome des Barbares,
Sylla n'a pas montré des qualités moins rares,
Lui qui la sauva de ses pires ennemis,
Tous ces Italiens à son joug insoumis
Qui, fomentant contre elle une guerre intestine,
Abreuvèrent de sang notre terre latine.

RUTILIUS

Cessons de disputer sur d'aussi vains propos.
Soldats, nous admirons chacun nos généraux.
Mais puisqu'autant que moi ton noble cœur déplore
L'erreur de deux héros que la rage dévore,

Laisse-moi t'avouer qu'en arrivant ici
J'ai presque un vague espoir d'apaiser mon souci.

BASILLUS

Se pourrait-il ?

RUTILIUS

Oui ; hier, par la porte Esquiline,
Mummius, ton collègue, a gravi la colline
Où nous campons dans Rome. Il a vu Marius.
De quel objet tous deux se sont entretenus,
Je l'ignore. Toujours est-il qu'une entrevue
De nos deux chefs ici, je crois, fut résolue.
Ce message, que je dois remettre à Sylla,
Va, dans quelques instants, éclaircir tout cela.

BASILLUS

Une entrevue, ici ? C'est d'un heureux augure.
Puisses-tu dire vrai !

RUTILIUS

Crois-moi, je te le jure :
Je donnerais mon sang aux dieux sans hésiter,
Si d'un tel entretien je voyais résulter
Cette paix qu'à grands cris tout citoyen appelle,
La paix qui nous ferait une Rome nouvelle,
Où l'on verrait unis dans un commun élan
La plèbe et le Sénat, le pauvre et l'opulent.
Qu'elle serait puissante notre République,
Si nos deux chefs enfin, d'un geste sans réplique,

Voulaient, main dans la main, d'eux-mêmes oublieux,
Consacrer leurs vertus à ce but glorieux !

BASILLUS

Espérons ! Mais voici Sylla. De son visage
Rasséréné, je tire un bienfaisant présage.

SCÈNE III

Les mêmes, SYLLA.

RUTILIUS, remettant un pli à Sylla

Marius m'a chargé de te donner ceci.

SYLLA, après avoir lu

Dis-lui que je le salue et l'attends ici.

RUTILIUS

Que Jupiter te garde en sa faveur auguste !

(à Basillus :)

Louange aux dieux ! Tu vois, j'avais deviné juste.

(Sort Rutilius.)

SYLLA

J'ai vu Postumius, et sais par ce devin
Le sens qu'il a cru lire en l'oracle divin.

Les prêtres toutefois, malgré leur prescience,
A flatter nos désirs ont une préférence.
Mais j'ai fait cette nuit un rêve singulier,
Que mon esprit en vain tenterait d'oublier,
Et je vois dans ce songe une preuve plus sûre
Que les signes douteux commentés par l'augure.
C'était le soir. J'errais seul dans une forêt
Pleine d'ombre et d'horreur. Tout à coup m'apparaît,
Belle, et d'une éclatante armure revêtue,
Une femme, immobile ainsi qu'une statue.
Comme je m'inclinais, d'un accent solennel,
Elle me dit : « Sylla, l'esprit de l'Immortel
Te parlant par ma voix de femme et de déesse,
Plus que ta vertu même, estime ta sagesse,
Et t'approuve d'avoir tenté l'œuvre de paix
Avant de recourir à de sanglants excès.
Si ton rival pourtant, n'écoutant que la haine,
Par ses ambitions rend ta sagesse vaine,
Ceux qui sont contre toi bientôt s'écrouleront
Comme ces arbres-ci dont je frappe le front ».
Alors d'un bras viril elle brandit sa lance,
Et les chênes altiers, dans un fracas immense,
Tombent l'un après l'autre ainsi que des Titans
Jonchant la terre de leurs membres palpitants ;
Et bientôt la forêt superbe et séculaire
N'est plus qu'un lamentable et sinistre ossuaire
Où des troncs calcinés, arrachés et tordus
Offrent un cataclysme à mes yeux éperdus.
Alors, je saluai de son nom la déesse :

C'était Bellone. Mais déjà la vengeresse
Fuyait dans la nue. Et, le cœur épouvanté,
Je connus quelle était des dieux la volonté.

BASILLUS

A ce point protégé, tu n'as plus rien à craindre.
Entrons dans Rome.

SYLLA

Non, je ne dois rien enfreindre
De ce qu'ils m'ont prescrit. Puisqu'à n'en pas douter,
Ils m'approuvent d'avoir résolu de tenter
Auprès de Marius une épreuve suprême,
Ayons d'abord recours à ce moyen extrême.
Hélas ! c'est assez tôt de répandre le sang
Lorsque tout autre effort se révèle impuissant.

BASILLUS

Je m'incline, et respecte un désir aussi sage.
Mais ma fidélité puise un nouveau courage
Dans ce songe où les dieux ont voulu s'attester.
Et, citoyen romain, j'en viens à souhaiter
Que Marius s'obstine en son erreur fatale
Afin d'exterminer bientôt cette cabale
Qui sous couleur d'aimer la plèbe uniquement
Mène notre Patrie à son abaissement.
Quoi ! quelques scélérats aux appétits vulgaires
Pour avoir su leurrer le peuple de chimères
Et promis la richesse à tous les indigents,
Commanderaient en maître aux plus honnêtes gens !

Non ! courons sus au chef ! Frappons d'abord ce fourbe,
Et délivrons enfin Rome de cette tourbe.

SYLLA

Calme-toi, Basillus, et laissons au destin
Le soin de décider de l'Empire latin.

SCÈNE IV

Entre MARIUS, accompagné de RUTILIUS
et d'un aide de camp

Sylla congédie du geste Basillus, ainsi que les soldats de garde. Marius fait de même à l'égard de Rutilius et de l'aide de camp.

Marius et Sylla restent seuls face à face et gardent un instant le silence.

SYLLA

Salut à toi. Reçois ici la bienvenue.
D'un cœur impatient j'attends cette entrevue,
Et je craignais déjà que quelque changement
Te détournât de moi sur le dernier moment.

MARIUS

J'avais promis, Sylla. Je n'ai qu'une parole.
Me connais-tu d'hier ?

SYLLA

Non, certes ; mais le rôle

Que nous jouons tous deux est si lourd à porter,
Et si grave est l'instant, qu'on pouvait hésiter.

MARIUS

Que veux-tu donc de moi ?

SYLLA

D'abord ta bienveillance.
Trop longtemps une injuste et triste défiance
T'éloigna de Sylla. Des cœurs astucieux
Ont entre nous semé des ferments odieux,
S'attachant à montrer nos propos et nos actes
Sous des couleurs encor plus viles qu'inexactes
Pour le plus grand profit de leurs obscurs desseins.
Rejetons, Marius, ces conseillers malsains
Qui suivent le pouvoir dans une ombre équivoque,
Et n'écoutons que notre estime réciproque.

(Marius garde le silence).

Nous parcourons tous deux un chemin différent,
Ou pour mieux dire, et pour être tout à fait franc,
Si le but est pareil la méthode diffère.
Autant de fronts autant d'opinions. Affaire
De nature ou de goût. Mais pour lointain que soit
De ton penser le mien, je sais ce que l'on doit
Au vainqueur de Verceil, au soldat de génie,
A l'homme qui deux fois sauva notre Patrie.
Dois-je haïr quiconque est loin de mes avis ?
Non. Nous sommes rivaux, mais non pas ennemis.

Mais qu'as-tu Marius ? Tu gardes le silence ?
Aurais-je en vain fait appel à ta confiance ?
Ton mutisme m'étonne et pourrait m'outrager...

MARIUS

Nous nous connaissons trop pour tant nous ménager.
Le temps presse. Sans politesse superflue
Touchons au véritable objet de l'entrevue.

SYLLA

Si je t'ai fait mander c'est sur l'ordre des dieux,
Sache-le tout d'abord. Car peut-être à tes yeux
Mon message a pu sembler dicté par la crainte.
Écarte ce motif. Je te le dis sans feinte,
Si rien ne doit sortir de ce dernier débat,
Si nous nous résolvons aux chances du combat,
Je dispose de forces très supérieures
Et j'attends d'autres corps dans une couple d'heures.
Au pont Sublicius j'ai mis deux légions.
Les quatre autres ont de fortes positions.
J'occupe la porte Colline et l'Esquiline.
Mais tu n'ignores pas tout cela, j'imagine.
Sur tes forces je ne suis pas moins bien instruit.
Depuis hier tu fus, on me l'a dit, réduit
Pour renforcer ta troupe à promettre aux esclaves
La liberté. Mais trois seulement de ces braves
Ont osé s'enrôler. Je te dis tout ceci
Non pour t'intimider, mais pour qu'il soit ainsi

Dûment fixé que le seul souci qui me guide
Est d'obéir aux dieux. Et maintenant décide.

MARIUS

Décider quoi ?

SYLLA

Voici : Les dieux veulent la paix.
Assez de sang latin, coulant à flots épais,
Rougit depuis quinze ans le sol de la Patrie.
Frapperons-nous encor notre mère meurtrie ?
Dresserons-nous encor le fils contre le fils,
Le frère contre un frère en de sanglants défis,
Et verrons-nous toujours dans une même ville
Les citoyens armés pour la guerre civile ?
Prenant donc en pitié les maux de la cité,
Veux-tu que, dans un commun esprit d'équité,
Nous cherchions tous les deux quelque moyen suprême
De conjurer enfin ce néfaste blasphème
Contre les dieux, contre les lois, contre l'amour
Que nous devons au sol où nous vîmes le jour.

MARIUS

Qui ne consentirait à des vœux si louables ?
Arracher la Patrie à des maux exécrables,
Satisfaire les dieux, la loi, le citoyen !
Il ne nous reste plus qu'à trouver le moyen.

SYLLA

Il est simple. Oublions nos querelles passées.
Dans la main que je tends, sans arrière pensées

A ton tour mets ta main, et je réponds de tout.

MARIUS

Soit... Mais j'aperçois mal...

SYLLA

Quand on saura partout
Qu'après quinze ans de lutte et de haine funeste
Marius et Sylla tous deux ont fait ce geste,
Tel un navire sur le point de s'engloutir
Et sauvé par miracle, ainsi va retentir
L'Univers tout entier d'un cri de délivrance.
Notre exemple fera taire l'intolérance.
Les partis stimulés par l'émulation
Consentent à l'envi quelque concession,
Et le peuple, emporté dans l'ardeur pacifique,
Et comprenant en outre à quel point l'on trafique
De sa crédulité, dans un superbe élan
Vient adjoindre sa masse aux forces du talent.
On rend enfin justice au durable prestige
De ceux que la naissance ou la valeur érige
Au sommet de l'État. De ce jour, Marius,
Une ère nouvelle...

MARIUS

Arrête. N'en dis pas plus.
Depuis quelques instants de ce flot d'éloquence
J'entrevoyais déjà l'ultime conséquence.
L'offre que tu me fais, si je t'ai bien compris,
La liberté du peuple en payerait le prix?

SYLLA

Quoi ! Déjà te méprendre au plan que j'édifie ?
C'est mal interpréter l'œuvre où je te convie.

MARIUS

Deux mots de ton discours m'ont assez averti
Que le pouvoir irait aux mains de ton parti.
Je connais ces appels à la foi mutuelle ;
C'est par eux, toujours, qu'on tient le peuple en tutelle.

SYLLA

Tu m'offenses ! prends garde à ne pas rendre vain
L'essai que j'ai tenté d'après l'ordre divin.

MARIUS

Je respecte les dieux, mais plus encor les hommes,
Et je doute, Sylla, qu'à l'époque où nous sommes
Les dieux aient décidé qu'au mépris du progrès
L'Etat serait soumis à vos seuls intérêts.
Quoi ! nous retournerions plus d'un siècle en arrière
Pour donner à tes appétits libre carrière ?
Cent ans de sacrifice et d'aspirations
Seraient le marche-pied de tes ambitions ?
Ce serait pour remplir ta bourse toujours vide
Que Junius Brutus eût d'un bras impavide
Massacré ses trois fils, exemple surhumain
Qui faisait libre enfin le citoyen romain,
Et fondait sur ce sol enfin la République ?
Et ce serait pour une caste famélique

Que Gracchus, que Drusus aux trop nobles desseins
Périrent sous le fer de lâches assassins ?
Quoi ! tant de braves gens auraient donné leur vie
Pour que la République, à tes vœux asservie,
Devienne le butin d'un soldat factieux,
Prêt à tout pour servir son but séditieux ?
Eh bien, d'un vain espoir, Sylla, ton cœur se flatte.
Jette le masque enfin, élégant diplomate !
Je ne suis pas ta dupe, et tes grands sentiments
D'amour, de confiance en nos apaisements
Ne trompent pas un vieux routier de mon espèce ;
M'as-tu vraiment cru de cervelle assez épaisse
Pour ne point discerner chez un tel concurrent
Les motifs plus secrets du prétexte apparent.

SYLLA

Si je quitte le masque de ma politesse
Quitteras-tu celui de ta feinte rudesse,
Faux démocrate ! ami sensible des petits !
Il te sied bien de parler de mes appétits,
Toi dont depuis quinze ans l'éloquence néfaste
Prêche l'égalité des hauteurs de ton faste.
Piètre solliciteur des acclamations,
Crois-tu m'abuser par tes déclamations
Sur le peuple, la liberté, la République,
Et te crois-tu céans sur la place publique ?
Pas plus que toi je ne suis dupe des grands mots
Par lesquels tu prétends soulager tous les maux.

Laisse donc là Drusus, les Gracchus et tant d'autres.
Ce furent des héros, ce furent des apôtres,
Et surtout des rêveurs, car leur avortement
Bien plutôt plus qu'un exemple est un enseignement.
Le peuple ? Ah moins encor que moi tu le respectes :
Faut-il te rappeler tes manœuvres suspectes,
Tout l'argent prodigué pour tes élections ?
Tu me fais rire avec tes aspirations :
Les aspirations de cette plèbe immonde,
Ramassis d'affranchis des quatre coins du monde,
Tous les vices de Grèce et d'Asie accouplés
Dans les faubourgs de Rome en plein jour étalés,
Le Perse au dol expert, le Grec à double face,
Le Tyrien rampant, le Sicule vorace,
Le Lydien fardé, le Mède inquiétant,
Courtiers véreux de tout ce qui s'offre ou se vend,
Trafiquant de leur vote, et sous la loi du nombre
Ecrasant une élite et l'étouffant dans l'ombre.

MARIUS

Tais toi ! Ces hommes sont des citoyens romains.

SYLLA

Oui, grâce à tes pareils, qui mirent en leurs mains
Le patrimoine de dix siècles d'héroïsme.
C'est pour finir un jour dans ce bas despotisme,
Que Rome aura versé le plus pur de son sang.
Ah ! Scipion, jadis, voyait en frémissant

Le honteux avenir de cette République.
Ce grand, cet honnête homme au coup d'œil prophétique
Avait prévu jusqu'où le mot de liberté
Peut conduire un Etat, s'il est bien exploité.
Mais laissons tout cela. Ce ne sont que paroles.
Il est temps d'aborder des propos moins frivoles.
Nous nous sommes chacun quelque peu maltraités ;
Qu'importe ! nous prisons assez nos qualités
Pour savoir pratiquer le dédain de l'offense.
Agissons. Ce qu'on fait vaut mieux que ce qu'on pense.
Donc nous appellerons les choses par leur nom :
Veux-tu t'unir à moi, Marius, oui ou non ?

MARIUS

Précise, et tu connaîtras ma réponse.

SYLLA

Ecoute :
Nous savons trop ce que notre lutte nous coûte,
Depuis quinze ans. Ce jeu futile est sans profit.
Tour à tour l'un de nous par l'autre est déconfit.
Je me souviens encor de cette nuit malsaine
Où, traqué par tes gens, je crus quitter la scène
Définitivement, et je sens encor, là,
La pointe du stylet dont quelqu'un me frôla,
Car ton Sulpicius n'y va pas de main morte
Et ce tribun me plaît par l'ardeur qu'il apporte
A me mettre aux Enfers. Mais de Rome chassé,
Je me suis, tu le vois, promptement redressé.

Nous sommes le jouet d'un destin arbitraire ;
Demain, le sort des armes, s'il t'était contraire,
T'écarterait longtemps, peut-être du pouvoir ;
Bref, nous serons toujours, c'est facile à prévoir,
Un danger l'un pour l'autre. Absurde antagonisme
Qui nous frappe chacun tour à tour d'ostracisme.
Rivalité funeste à l'Etat comme à nous !
Ne vaut-il donc pas mieux dans l'intérêt de tous
Qu'un mutuel accord enfin nous associe ?

MARIUS

La loi ne prévoit pas d'autre suprématie
Qu'un double consulat.

SYLLA

La loi, que dis-tu là ?
C'est nous qui la ferons.

MARIUS

Et le peuple, Sylla ?

SYLLA

Ah ! le peuple, toujours ! Décidément tu railles !
Sommes-nous des enfants ? Toute cette canaille
N'est bonne qu'à porter celui qui l'asservit.
Tu le sais mieux que moi, toi qui t'en es servi.

MARIUS

La dictature à deux : voilà l'apothéose !

SYLLA

Peu m'importe le mot, si nous faisons la chose.

MARIUS

Toucher aux lois, c'est chose grave, le sais-tu ?

SYLLA

Je ne te savais pas si pétri de vertu.

MARIUS

Ces hommes par milliers dont ton orgueil s'allège,
Les opprimer, à moi me semble un sacrilège.

SYLLA

Qui parle d'opprimer ? Tu ne me comprends pas.

MARIUS

Ce peuple dont ta morgue fait si peu de cas
Il sait ce qu'il lui faut plus que Sylla ne pense.

SYLLA

Il le saura bien mieux par nous. Je le dispense
Du fardeau de songer à sa félicité.

MARIUS

Peut-être aime-t-il mieux peiner en liberté !

(Un temps. Sylla hausse les épaules).
(Marius s'animant :)

Le peuple est un torrent dont la fureur obscure
Paraît précipiter le cours à l'aventure.

Sa route il se la fraie, il te semble, au hasard ;
Mais son instinct sublime échappe à ton regard.
Tes pareils, conseillers de sentences prodigues,
Prétendent le claustrer entre leurs belles digues
Et lui montrer ainsi doctement son chemin,
Ecolier turbulent qu'on mène par la main.
Mais le torrent connaît bien mieux que vous sa route;
La mer qui chante au loin, voilà ce qu'il écoute,
La mer libre où son âme va s'épanouir
Mêlant sa jeune voix aux voix de l'avenir.
Et malgré tous vos quais, vos digues en méandre
Vous n'empêcherez point le torrent de s'épandre,
De se creuser son lit et, décidant son cours,
Entre tant de chemins de choisir le plus court.

SYLLA

Bref tu dis non ?

MARIUS

Attenter à la République...

SYLLA

Tu te payes de mots, démagogue stoïque.
Un homme tel que toi ! Scipion, qui l'eût cru ?
Ne vois-tu pas que de notre prestige accru
S'accroît également le prestige de Rome.
Qu'est-ce qu'un Etat ? Rien s'il ne possède un homme
Et là nous serons deux.

MARIUS

La Constitution ..

SYLLA

Ah ! j'attendais ce mot comme conclusion.
La Constitution, flasque, molle guenille
Qui ne prend forme que sur l'homme qu'elle habille !
Des mots, des mots toujours, quand il faudrait agir.
Allons décide-toi. C'est assez discourir.

MARIUS

Raille, mais y toucher, c'est presque un parricide.

SYLLA

Tu te crois vertueux et tu n'es que timide.

MARIUS

Un homme tel que nous vaut mieux que le Pouvoir.

SYLLA

Mais en y renonçant il manque à son devoir.

MARIUS

Tu masques d'un grand mot un but moins légitime.

SYLLA

Faillir à son destin, c'est le vrai, le seul crime.

MARIUS

Mais du destin c'est toi qui fixes les décrets.

SYLLA

Ne puis-je servir Rome en servant mes projets ?
A nous deux, Marius, nous conquerrons le monde

Et ferons la cité plus forte et plus féconde.
Oui, nous serons puissants, riches, voluptueux.
Nous serons décriés par ces sots vertueux
Qui jugent chaque chose au nom des archétypes
Et perdent leur patrie en sauvant les principes.
Mais l'Histoire dira lesquels de nous ou d'eux
Auront mieux mérité du sol et de nos dieux.
Qu'importe le profit personnel qu'on espère
Si l'on fait son pays plus grand et plus prospère ?
La morale et le droit sont pour les nations
Des moyens d'excuser leurs déprédations.
Et ce peuple, dont tu te mets si fort en peine,
Te bénira, si tu lui fais la panse pleine.
Mon rêve n'est-il pas digne de te tenter ?

MARIUS

Ton rêve est criminel. Je ne puis l'accepter.
Puis cette plèbe, que tu couvres d'ironie,
Cette plèbe, j'en suis. Je lui dois mon génie,
Je ne trahirai point la foi qu'elle eut en moi.
Adieu.

SYLLA

C'est ton dernier mot ?

MARIUS

Oui.

SYLLA

Soit. Libre à toi.
J'aurais dû m'en douter. Tu ne pouvais comprendre.

MARIUS

Le renard et le loup sont mal faits pour s'entendre.

SYLLA

Ce mot m'en dit assez sur ce qu'est ta vertu.
Va, je sais quels espoirs cache ton front têtu
Et ne suis pas ta dupe, intègre démocrate.
Ta belle austérité secrètement se flatte
De me vaincre demain, pour ainsi t'arroger
Le pouvoir qu'à nous deux il faudrait partager.

MARIUS

Crois ce qu'il te plaira.

SYLLA

Tu n'es pas à ma taille.

MARIUS

Nous le saurons demain en nous livrant bataille.

Il sort.

RIDEAU

ACTE III

ACTE III

Un site non loin de la mer. Le sol, par endroits, est jonché de blocs en ruines, de vestiges informes entre lesquels pousse l'herbe. Crépuscule.

SCÈNE I

MARIUS

Dieux cléments qui m'avez protégé du trépas,
Où suis-je ? Vers quels bords guidâtes-vous mes pas?
Quels sont ces champs déserts ? Ce morne paysage
Que je parcours en vain, cherchant quelque visage
Humain pour accueillir Marius fugitif ?
N'aurai-je donc bravé sur mon fragile esquif
La mer et l'ouragan et leurs âpres colères
Que pour mieux succomber ? O mânes tutélaires,
Abandonnerez-vous votre fier rejeton ?
Déjà m'attendez-vous aux bords du Phlégéton
Qui couvre tout renom de ses flots taciturnes !

(Il fait quelques pas.)

Non, non. Si j'échappai des marais de Minturnes
Et pus me dérober au fer des assassins,
C'est que les dieux sur moi forment d'autres desseins.
Lorsqu'on croit l'enfumer au fond de sa tanière
Le vieux lion bondit, secouant sa crinière,
Et ses rugissements, par les ans affaiblis,
Font encore trembler ses piètres ennemis.
Va triomphe, Sylla. Lâche sur moi ta meute,
Qui sème la terreur récoltera l'émeute.
Si sous ta main de fer Rome courbe le front
Ne te réjouis pas trop tôt d'un tel affront,
Car les ruisseaux de sang qui coulent vers le Tibre
Feront plus tôt germer le grain qui veut l'air libre.
Vieux, malade, traqué, solitaire et proscrit,
Marius vit encore. Il entendra ton cri,
O plèbe qu'on jugule au nom d'une loi feinte,
Et viendra t'arracher à la maudite étreinte
Du tyran sans aveu qui sur toi mit la main,
Au mépris de ta gloire et du passé romain.

(Il regarde autour de lui.)

Ha ! discours insensés ! Ambitions risibles !
Que puis-je, abandonné de tous... Dieux impassibles,
Invoquerai-je en vain votre auguste secours ?
Soleil qui disparais en poursuivant ton cours,
Indifférent parmi nos défaites humaines,
Verrai-je encor demain tes splendeurs souveraines ?

SCÈNE II

MARIUS, NERBALA

MARIUS, apercevant Nerbala.

Un être ! Ah justes dieux, vous m'avez écouté.
Je vais savoir enfin dans quels lieux m'a jeté
La fureur de la mer, et si quelque espérance
Peut rendre à mon esprit enfin son assurance.
Femme, qui que tu sois, prends pitié d'un vaincu.
Dis-moi sur quel rivage un destin imprévu
Me laissa cette nuit !

NERBALA

Ammon-Rhâ de ses cornes,
Le sais-tu, féconda des rivages sans bornes.
Et la déesse Mauth a dit : « Personne n'a
Relevé ma tunique, et le fruit que donna
Mon ventre est le soleil.»

MARIUS

Ta parole est peu claire.
Parle, quels sont ces lieux ?

NERBALA

La pierre tumulaire

Pèse sur une pourpre... Entends-tu le sanglot
Qui vient battre ce roc sous le rythme du flot ?

MARIUS

Femme, es-tu la sybille à ces lieux consacrée ?
En ce cas dis au dieu qui dans ta bouche crée
Ces présages obscurs, de te dicter les mots
Qui pourront conjurer la suite de mes maux.
Ton regard semble errer comme au fond de toi-même.
Ne comprends-tu donc point mon instance suprême
Laisse là ton oracle, et réponds clairement :
Où suis-je, et que peux-tu contre mon dénûment ?

NERBALA

Le héros m'avait dit : « Femme, je te le jure. »
Mais la bouche de l'homme est une coupe impure...
L'herbe croît où la ville a dressé ses murs d'or...
Vois pointer les oreilles d'Anubis : tout dort.
Dans l'ombre il vient veiller la sépulture absente.
Là reposent, fleuris de grâce adolescente,
Deux de mes fils. Le dernier se nomme Oxyntas.
Il vit. Ils ne l'ont pas tué, ne sachant pas
Où le trouver.

(Marius se détourne d'elle avec découragement).

Tu veux, dis-tu, savoir ta route.

(Marius se rapproche d'elle).

Va, je te la dirai : je sais beaucoup. Ecoute :
Il pleuvait sur la terre un ouragan de fleurs.
Tous les parfums du ciel tombaient comme des pleurs

Sur mon cœur altéré de nuptial délire.
Les Kéroubs en cohorte, aux accords de la lyre,
Se déroulant le long des frontons sidéraux
Chantaient la gloire et la douceur de mon héros.
Soudain, le ciel se trouble : un aigle à l'œil terrible
Déchire la clarté de son vol inflexible.
Croulez, coupoles d'azur et de diamant !
L'aigle a crevé les yeux du héros, de l'amant.
Kéroubs, enfuyez-vous comme un troupeau de chèvres.
(Elle rit).
O toi ma force, ô toi le fruit qu'aimaient mes lèvres,
O toi mon bouclier, toi mon glaive orgueilleux,
Ils t'ont brisé. Voici tes tronçons. Chacun d'eux
Est entré dans mon cœur comme un cri de détresse.
Amants, vous qui riez au firmament d'ivresse,
Mêlant l'ombre des corps à l'ombre des palmiers,
L'aurore de demain veut que vous blasphémiez,
Car, mère, j'ai nourri mes deux fiertés jumelles
Jusqu'au jour où le sang coula de mes mamelles.
(Elle rit).
Maintenant mes mamelles pendent comme deux
Outres vides... (Elle rit).
Je ne tresse plus mes cheveux,
Et mon ventre est plus sec qu'un puits rempli de sable.
(Le jour baisse).

MARIUS

Cette femme est démente. Hé, langue intarissable,
Ne peux-tu proférer au hasard du fatras
Un mot qui sache au moins me tirer d'embarras !

Mânes, c'est trop vous railler de ma destinée
Que me donner pour guide cet infortunée.
Quoi ! le seul être humain qui s'offre à mon appel
Est cette âme égarée hors du monde réel,
Et pour flambeau les dieux m'envoient, quelle ironie,
Le lumignon fumeux d'une vieille Erynnie.
Déplorable fortune ! Aurai-je donc soumis
A ma loi tant d'évènements, tant d'ennemis
Pour finir de la sorte et pour rouler sans gloire
Du faîte des degrés où me mit la victoire ?
Ah l'héroïsme est vain ! On glisse du talon
Dès que le pied gravit le dernier échelon.
C'est le plus envié que le malheur rançonne.
Justes dieux, ne se trouvera-t-il donc personne
Pour sauver Marius ?

NERBALA

Marius ! Qu'as-tu dit ?
Quel est ce nom ?

MARIUS

Le mien.

NERBALA

Bâl, toi que j'ai maudit
Naguère, dieu cruel, auteur de ma détresse,
Pour m'avoir accordé cette heure vengeresse
Que ton nom soit loué dans l'extrême Futur !
Que des bords Mauritans jusqu'aux rives d'Assur

Les peuples prosternés la face contre terre
Vénèrent ta puissance et ton divin mystère !

MARIUS

Vieille au verbe hagard, quand donc te tairas-tu ?

NÉRBALA

Oui ce sont bien ses traits ; c'est ce front sans vertu
Que le temps laboura vainement de ses rides,
Car rien de pur ne germe en des sillons arides.
Marius ! Marius ! Ah ! ton nom exécré
Pareil au fulgurant éclair a déchiré
Soudain l'obscur néant où sommeillait mon âme.
Enfin, reconnais-moi.

MARIUS

Qui es-tu donc, ô femme ?

NERBALA

Je suis celle qui vint jadis dans la douleur
Adjurer le héros au nom de sa valeur,
Celle à qui tu promis le geste de clémence
Et que ta cruauté plongea dans la démence.

MARIUS

Je ne me souviens point de toi.

NERBALA

Dieux, quels forfaits
As-tu commis depuis pour que de tels effets

N'éveillent point en toi le nom de ta victime !
Mais le temps s'est chargé de châtier ton crime.
Admire, ô Marius, par quel revirement
L'implacable destin nous met en ce moment
Face à face, toi le conquérant de l'Afrique,
Moi l'épouse de Jugurtha le Numidique.

MARIUS

Nerbala !

NERBALA

C'est mon nom ; tu t'en es souvenu.
Comprends-tu maintenant, quand je t'ai reconnu,
Pourquoi j'ai prosterné mon front contre le sable,
En louant Bâl et son pouvoir inconnaissable.
Voir un jour Marius, vaincu, déchu, banni,
Je n'espérais pas tant de l'esprit infini
Qui dirige le cours des astres et des vies.
Ammon-Rhâ ! toi qui fais mes haines assouvies,
O Lumière du jour, dussé-je désormais
Ne revoir jamais plus tes radieux palais,
Tu peux, m'ayant montré cette heure étincelante
Replonger dans la nuit ma raison vacillante.

MARIUS

Nerbala !

NERBALA

Nerbala qui t'a dit : Sois humain,
Tel triomphe aujourd'hui qui succombe demain.

Mais l'ambition froide étreignait tes vertèbres
Et ceignait ton esprit d'un bandeau de ténèbres.
Or sache qu'à mon tour je n'ai plus de pitié.
Le destin ne t'a point à mon gré châtié.
Abandonné, proscrit, tu vis, tu peux encore
Regagner la faveur d'un peuple que j'abhorre.
Cela ne sera point. Artisan de mes maux,
Meurtrier d'un époux, de mes deux fils jumeaux,
Ennemi de mon sang, auteur de ma défaite,
Voici venu l'instant de m'acquitter ta dette.
Oxyntas ! Oxyntas !

SCÈNE III

Les précédents, OXYNTAS.

NERBALA

Mon fils ! Mon fils, accours ;
Pour punir un coupable à ton bras j'ai recours.
Vois ce Romain : c'est lui l'assassin de ton père,
De tes frères, c'est lui l'éternel adversaire
De ta race....

OXYNTAS

Est-il vrai ?

NERBALA

Va, crois à mes accents.
La haine ma rendu l'usage de mes sens.
O dernier fils de Jugurtha, regarde l'homme
Qui te vola ton sol pour le donner à Rome.

OXYNTAS

Ma mère, quoi ce serait là... ?

NERBALA

Marius, oui.
Le hasard à ta loi le soumet aujourd'hui....
N'hésite pas, va, frappe cette tête altière.
Venge les tiens, venge ta race tout entière.

OXYNTAS, hésitant.

Parle, es-tu Marius ? Est-ce bien là ton nom ?

MARIUS, avec fermeté.

Oui, cette femme a toute sa raison.

OXYNTAS, levant son arme.

Meurs donc.

SCÈNE IV

Les précédents, SEXTILIUS, légionnaires

SEXTILIUS, saisissant le bras d'Oxyntas.

Cet homme m'appartient, nous recherchons sa trace.

OXYNTAS

C'est Marius consul, et je venge ma race.

SEXTILIUS

Qui donc es-tu pour oser un tel attentat ?

OXYNTAS

Qui je suis ? Le dernier des fils de Jugurtha.
M'oserez-vous frustrer, vous, du droit légitime
De satisfaire enfin l'ombre de la victime.

SEXTILIUS

Quel étrange retour !

(A Marius).

Des exprès promptement
Ont signalé ta fuite et ton débarquement.

Tu connais de Sylla la volonté formelle :
Ordre de prendre et de mettre à mort le rebelle.
Apprête toi donc. Voici l'instant, Marius.

MARIUS

Est-ce toi que j'entends, mon cher Sextilius ?
Quoi ! le destin m'abat, me traque et me lapide ;
Et toi qui débutas jadis sous mon égide,
Toi mon bon lieutenant, toi que je fis nommer
Préfet de ce pays, tu me viens confirmer
La sentence de mort ? Ha ! l'ironie est belle.
C'est bien à toi qu'il sied de m'appeler rebelle.

SEXTILIUS

Je ne puis oublier tout ce que je te dois.
Mais mon premier devoir est d'obéir aux lois.
Il est cruel pour moi que le sort me choisisse,
Mais t'épargner serait me faire ton complice.

MARIUS

Malheureux ! crois-tu donc obéir au devoir ?
Tu flattes les décrets infâmes du pouvoir.
Sylla, l'ignores-tu, dans sa rage néfaste
Défend moins son pays qu'il ne venge sa caste.
Son féroce appétit ne connaît plus de frein
Et traite en ennemi de l'ordre ceux qu'il craint.
C'est ainsi qu'alléguant ma lutte criminelle,
Il assouvit sur moi sa haine personnelle.

SEXTILIUS

Dussé-je en ressentir les plus âpres regrets,
Il ne m'appartient point de juger ses décrets.

MARIUS

Quand le lion fléchit, le chacal vient le mordre.
Cœur vil et fourbe, allons, ose donner ton ordre :
Frappe ton général, ton maître, ton ami.

SEXTILIUS

Soldats, au nom de Rome, emparez-vous de lui.

MARIUS, d'une voix forte

Soldats, deux mots ! C'est Marius que l'on me nomme.
Connaissez-vous ce nom ? j'ai sauvé deux fois Rome.
Partout j'ai fait triompher l'étendard romain.
Sur Marius vaincu porterez-vous la main ?
Pour satisfaire à d'ambitieuses alarmes
Oserez-vous frapper un vieux soldat sans armes,
Un fils du peuple, dont le renom glorieux
N'est dû qu'à sa valeur et non à ses aïeux.
Car je suis plébéïen, nul de vous ne l'ignore ;
Je fus des vôtres, moi, toujours, et m'en honore,
Car la plèbe sait bien reconnaître les siens.
Voilà mon crime aux yeux de ces patriciens,
Et si l'on met à prix, soldats, ma tête grise,
C'est qu'avec moi mourrait tout espoir de reprise
Pour le peuple, qui n'a que moi pour défenseur.

Et maintenant frappez, aidez votre oppresseur.
Frappez, mes amis, voici ma poitrine nue.

SEXTILIUS

Qu'attendez-vous, frappez !

Les soldats restent immobiles. Sextilius les harcèle de gestes énergiques. Sous ses injonctions les légionnaires se décident à se rapprocher de Marius.

MARIUS, s'adressant au groupe des vétérans

Mainte tête connue
M'apparaît parmi vous. Je ne me trompe pas :
Enna, c'est toi ; c'est toi Lepidus, toi Scopas,
Et te voici, Priscus. Vous souvient-il, mes braves,
Comme nous balayâmes ces troupeaux d'esclaves
Aux jours désormais fameux d'Aix et de Verceil?
Ah ! j'étais dur. Je vous laissais peu de sommeil.
Pour vous distraire, en guise de fait militaire,
Vous creusiez des fossés et portiez de la terre.
Et par dérision ces barbare velus
Vous surnommèrent les mulets de Marius

(Rires des vétérans).

Mais les mulets ruèrent d'une telle sorte
Que Cimbres et Teutons repassèrent la porte.
Ah ! les lauriers des chefs ! Nous seuls, les généraux,
Savons qu'ils sont tressés par vous, obscurs héros.
Nous seuls savons vos noms, négligés par l'histoire.
Or voici donc qu'après tant de commune gloire,
O mes chers vétérans, je vous retrouve ici

Parce qu'un dictateur me tient à sa merci,
Condamnés au nom d'une équivoque sentence
A frapper votre chef proscrit et sans défense.
Vous déciderez-vous à ce triste forfait?
Non. Pour de tels exploits votre bras n'est point fait,
Et je lis dans vos yeux l'horreur qu'il vous inspire.
Ah! puisque l'on me craint qu'on me donne un empire
A conquérir pour Rome en de lointains pays,
Un empire dont mon trépas sera le prix,
Mais que j'obtienne au moins sur un champ de bataille
Puisqu'il me faut mourir, une mort à ma taille.

SEXTILIUS

Soldats, n'écoutez plus ces perfides discours.
Les ordres de Sylla doivent suivre leur cours.
Tremblez, tremblez d'encourir sa juste colère
Et redoutez pour vous une peine exemplaire.

MARIUS

Rappelez-vous qu'il est un autre châtiment
Et que le remords suit de près l'acte infamant.
Vos âmes de soldats vous demanderont compte
D'avoir à Marius infligé cette honte.

(Les légionnaires se consultent du regard. Les vétérans restent immobiles. Quelques jeunes soldats cependant s'élancent et se saisissent de Marius. Les vétérans se détournent en cachant leurs visages.)

MARIUS

Malheureux ! C'en est fait. Porter la main sur moi.

Vétérans de Verceil, dominez votre émoi.
Magnifique ironie et leçon surhumaine :
Voir Marius tomber sous une arme romaine !

(Sextilius fait un geste).

Sextilius, arrête ! Accordez au vaincu.
Quelques instants encor. Bientôt j'aurai vécu.
Ecartez-vous de moi. Laissez du moins un père
Adresser à son fils sa volonté dernière.

(Il écrit sur ses tablettes quelques mots qu'il scelle et cachète de sa bague. Puis il remet les tablettes à Sextilius.)

Je t'adjure, au nom de nos liens de jadis,
De remettre à Caïus, à mon bien-aimé fils,
Ces paroles d'adieu. Tel est mon vœu suprême
Sur toi puis-je compter.

SEXTILIUS

Ainsi que sur toi-même.

MARIUS

C'est bien, me voici prêt. Pourtant, dis-moi quels son
Ces champs déserts, ces collines à l'horizon,
Ces informes débris, pierres qu'envahit l'herbe.
Je veux savoir où mon sort tragique et superbe
Ferme sa courbe et clôt à jamais mon destin.
Parle, quels sont ces lieux où le flot incertain
A jeté Marius entre vos mains de crime ?
Où suis-je ?

SEXTILIUS

A Carthage.

MARIUS

A Carthage ! Hasard sublime !
Des vestiges sans nom que la ronce envahit,
Seuls restes d'un éclat que son excès trahit,
Carthage, cité d'or, de pourpre et de lumière,
Voilà ce qui survit de ta splendeur première !
Temples ensevelis, frontons cyclopéens,
Portiques de porphyre, arceaux marmoréens,
Qu'êtes-vous devenus, arrogants témoignages
Construits pour défier la tourmente des âges !
Quelques blocs mutilés, quelques gravats fangeux
Attestent seuls encor vos songes orgueilleux.
Carthage ! cité morte en plein rêve de gloire,
Enseigne à ces mortels le prestige illusoire
De la grandeur humaine et des ambitions.
Carthage ! carrefour de tant de nations,
Bruissante de cris, de négoce et de fièvre,
Le vacarme éclatant de ces milliers de lèvres
Qui peuplaient tes faubourgs et striaient ton azur,
Est moins beau que ce calme immense, où rien d'impur
Ne trouble désormais le long sommeil sans rêve
En qui l'éternité de ta gloire s'achève.
Dieux, je vous maudissais, mais je ne savais pas
Quelle terre devait fouler mes derniers pas,
Et je méconnaissais la profonde sagesse
Que pénètre si mal notre humaine faiblesse.

Or ce que Jupiter et Mars ont décrété
J'en entrevois soudain la secrète clarté,
Et j'accepte en ce jour les volontés divines
Qui confrontent ainsi nos tragiques ruines.
Oui, l'histoire dira qu'impassible et muré
Marius n'aura point sur lui même pleuré.
Mais, toi, Carthage, ô Cité d'or et d'aventure,
Contemple Marius pleurant ta sépulture.

(Il s'incline et se couvre la face).
(Les assistants sont gagnés par l'émotion).
(Quelques vétérans se détournent en pleurant)

Maîtrisez vos esprits ; pour un soldat romain
Je souhaitais à tort un plus beau lendemain.
Périr sur les débris d'un conflit séculaire
Il n'est point croyez-moi, de fin plus exemplaire
Chacun de ces gravats, chacun de ces lambeaux,
Ces mornes champs hantés de funèbres oiseaux,
La douleur dont un tel spectacle nous accable
Montrent de Rome aussi la puissance implacable
Fantômes d'Amilcar, de Magon, d'Annibal
Accueillez par delà le silence tombal
Votre frère ennemi. Vous aussi, grandes ombres,
Qui sans doute parfois errez dans ces décombres
Vous connûtes des jours plus amers que le fiel :
Amilcar périssant sans revoir son doux ciel,
Annibal, beau vainqueur aux yeux chargés d'audace
Vos malheurs sont plus grands que ne l'est ma disgr
Car je laisse Rome debout, ayant dompté
Tout empire insurgé contre sa volonté.

Je puis mourir ici, puisqu'ici ma patrie
Effaça pour jamais sa rivale meurtrie.
Soldats, faites votre œuvre.

NERBALA

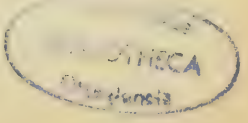
Ayez pitié, soldats !
Epargnez au héros un si lâche trépas.
Cet homme m'a tout pris : un époux, ma couronne,
Deux de mes fils. Pourtant, voyez, je lui pardonne.
Je l'absous pour la haute et sereine leçon
Que son orgueil frappé m'apporte pour rançon.
Tes larmes t'ont lavé de tes crimes.

MARIUS

O femme,
Ton grand cœur m'a versé le suprême dictame.
Pleurer, c'est pleurer tout. Sache donc qu'à mes pleurs
Se mêla la mémoire aussi de tes douleurs.
Mortels, souvenez-vous de cette heure dernière !
Vous direz au rival qui m'ôte la lumière
Que seule, parmi cet amas d'iniquité,
Une femme aura fait un geste de beauté.

(Il se livre aux légionnaires qui l'emmènent).

RIDEAU



ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 2 septembre mil neuf cent dix

PAR

L'IMPRIMERIE DU « PETIT MONÉGASQUE »

A MONTE-CARLO

pour le

MERCVRE DE FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VI[e]

Paraît le 1[er] et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volu

**Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculptu
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzain**

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en Fr elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' cyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se com des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans. Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste guillier.
Chronique du Midi : Paul Souch
Chronique de Bruxelles : G. Eekh
Lettres allemandes : Henri Alber
Lettres anglaises : Henry-D. Davi
Lettres italiennes : Ricciotto Can
Lettres espagnoles : Marcel Robi
Lettres portugaises : Philéas Lebes
Lettres hispano-américaines : E nio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Demetrius teriotis.
Lettres roumaines : Marcel Mon don.
Lettres russes : E. Sémenoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermi
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La C nais ; Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gera
Lettres tchèques : William Ritter
La France jugée à l'Etranger : Lo Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, av juillet et octobre

France		Etranger	
Un numéro.....	1.25	Un numéro.....	1.
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	1

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. BLAIS et ROY, 7, rue Victor-H

La Bibliothèque
niversité d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

CE PQ 2625
.0767M36 1910
COO MORTIER, ALF MARIUS VAINC
ACC# 1238452

a39003 003766960b